

Bernard Nominé

La place, la classe, la race *

Puisqu'il s'agit de réfléchir à ce que Lacan a désigné comme « racisme des discours en action », je prendrai mon point de départ de « L'étourdit », où Lacan balaye, effectivement, d'un revers de main, tout substrat réel à des distinctions de races chez les humains, pour réduire la race à un effet de discours.

La race est un concept dû au naturaliste suédois Linné, au XVIII^e siècle. Il s'agissait d'une classification soigneuse des êtres vivants. À ce titre-là, nous faisons tous partie de la race des hominidés.

C'est à la même époque qu'une pseudo-science a essayé de distinguer des types de caractère en fonction de données anthropométriques. Ce fut la *physiognomonie* de Lavater, qui étudiait les traits du visage pour en faire des indices du caractère individuel et des éléments de race. Ce fut aussi la *phrénologie* de Gall, qui étudiait la corrélation entre certains types de caractère et la forme du crâne. Ces études seraient restées au rayon des accessoires grotesques si certains ne s'en étaient emparés pour établir les normes idéales d'une race pure, avec les conséquences épouvantables que l'on sait du fait d'avoir imposé en action la suprématie de leur signifiant maître.

La race en question, comme toute race, ne pouvait être rien d'autre qu'un semblant véhiculé par un discours qui discrimine des places symboliques, « celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves ¹ ». Le binarisme imbécile du signifiant est la règle dans cette hiérarchie des places ordonnée par ce que, depuis Lacan, nous appelons le discours du maître. Ce discours est issu de la dialectique hégélienne où c'est la force de l'un qui soumet l'autre à lui reconnaître la place du maître.

Il faut bien voir que ce qui induit une hiérarchie des places dans cette dialectique hégélienne est le rapport du corps de chacun à la jouissance. Le maître, qui a valorisé la jouissance du pur prestige du signifiant qu'il revendique, règne sur l'esclave, qui a préféré préserver la jouissance de son corps. Mais de ce fait sa jouissance est en partie aliénée puisque son corps devient propriété, c'est-à-dire objet de jouissance, du maître. La dialectique

hégélienne fournit donc une justification éthique à la discrimination de places et donc de classes.

Mais il y a une différence à faire entre la dialectique hégélienne qui suppose un savoir absolu et le discours du maître qui implique la castration. Le S1 du discours du maître n'est pas identique à la position du maître hégélien. Le S1 est bien l'agent du discours, c'est lui qui essaye d'ordonner les signifiants, mais ce qu'il produit lui échappe.

Nous aurions tort d'oublier que le discours du maître ne produit pas un savoir universel absolu, mais qu'il prend sens de ce que quelque chose lui échappe. C'est pourquoi j'ai pensé adjoindre à cette référence de « L'étourdit » une précision que Lacan apportera un an plus tard dans un petit texte que j'apprécie particulièrement, l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* ² ».

C'est dans ce texte que Lacan précise qu'un discours ne prend son sens que de ce qu'il fuit, comme un tonneau. Il ne faut jamais oublier qu'un discours est structuré comme un tonneau percé. Cela comporte deux conséquences, la première est que cela lui impose un peu d'humilité et la seconde que ses effets sont impossibles à calculer.

Concernant le discours du maître, cette fuite du tonneau, Lacan la marque d'une lettre : *a*.

$$\frac{S1}{\$} \quad \rightarrow \quad \frac{S2}{a}$$

On peut donner plusieurs valences à cet objet *a*, dans ce discours. Il marque que, contrairement au maître hégélien, le sujet qui veut se faire représenter par le signifiant maître ne peut pas pleinement jouir du corps de l'Autre, il y a un plus de jouir qui lui échappe. Et ce que ce petit *a* marque aussi, c'est que l'esclave a sa propre jouissance, qui ne saurait se confondre avec celle dont son corps fait semblant d'en représenter l'objet, c'est-à-dire la jouissance du maître.

Ce discours du maître, il m'est très vite venu à l'idée d'examiner les rapports qu'il pourrait avoir avec le totalitarisme. Comment faire valoir ce qui le différencie du système totalitaire ? Il me semble pouvoir dire, dans un premier temps, que le système totalitaire s'appuie sur la structure du discours du maître mais qu'il dénie son côté tonneau percé.

Tout est fait pour qu'il ignore férocement qu'il fuit. Son agent est l'Un absolu, pas ce semblant de S1 soutenu par sa castration qui fait que celui qui s'en prévaut sait bien ce qu'il vaut, et c'est ce qui lui évite de se croire

le maître quand bien même tous les autres lui ont laissé cette place. Certes, le racisme s'enracine de structure dans cette discrimination des places ordonnées par le discours du maître, mais ce racisme de structure n'est pas le racisme du Troisième Reich qui pour établir son empire devait éliminer tout ce qu'il ne pouvait pas contrôler comme impureté de la race.

Pour ne pas dire trop de bêtises sur ce sujet, je suis allé relire le livre écrit par un de mes amis du temps de l'École de la Cause freudienne, Armand Zaloszcyc³, qui a particulièrement travaillé la question des racines logiques de l'antisémitisme dans le discours nazi. Il se réfère au concept de la *Volksgemeinschaft* forgé par Hitler, littéralement « communauté du peuple », mais il s'agit du peuple considéré comme unité, à partir de critères de race, c'est-à-dire d'une unité qui transcenderait ce qui fait l'ordinaire du peuple : son hétérogénéité, ses différences de classes, de culture, de religion. C'est pourquoi on traduit généralement la *Volksgemeinschaft* par « communauté raciale de peuple ».

Pour donner consistance à la communauté raciale de peuple, il fallait éliminer ce qui risquait de la dévoiler comme tonneau percé, donc tout ce qui pouvait gangréner la pureté de la race, à savoir la *Gegenrasse*, non pas l'autre race, mais la contre-race, l'anti-race. C'est-à-dire, dans notre algèbre, non pas le S2 mais l'objet *a*. Autrement dit, le système totalitaire ne fabrique pas de lien social, à proprement parler, parce qu'il traite l'autre comme un objet *a*. C'est pourquoi à priori il aurait plus à voir avec le discours qui réduit l'Autre à un objet *a*, donc plus à voir avec le discours universitaire, dont vous vous souvenez que Lacan le considérait comme une régression, voire une perversion du discours du maître.

$$\frac{S2}{S1} \rightarrow \frac{a}{\$}$$

Lacan n'a pas manqué de noter que ce discours universitaire a pu servir une autre forme de totalitarisme, celle qui a sévi dans l'Union des républiques socialistes soviétiques au même moment où sévissait le nazisme en Allemagne. L'université y était au poste de commande. Quel genre de ségrégation cela a-t-il produit ? La réponse est simple : la lutte des classes, qui est une autre forme de ségrégation. Si ces deux totalitarismes ont fleuri au même moment, c'est sans doute parce que l'un alimentait l'autre, et vice versa. Le nazisme a prospéré sur le fond d'une hantise de la lutte des classes et le bolchevisme a prospéré sur la hantise du nazisme.

Mais, encore une fois, il ne faudrait pas réduire ce malheureux discours universitaire aux conséquences odieuses de ses dérives totalitaires.

Le discours universitaire est lui aussi un tonneau percé et la fuite du tonneau y est marquée par le fait qu'il produit un sujet divisé qui lui échappe. Si les totalitarismes ont tout mis en action pour que la subjectivité des individus ne soit pas prise en compte, ce qui ne laissait aucune place à l'exercice de la psychanalyse, il n'en va pas forcément de même avec le discours universitaire, qui produit des sujets divisés dont un certain nombre ont fréquenté nos salles d'attente.

C'est avec une certaine surprise que j'en arrive à déduire logiquement que le totalitarisme dérive de la structure du discours universitaire plus que du discours du maître. On ne devrait pourtant pas s'en étonner puisque tout le monde sait que les prodromes qui l'ont annoncé dans l'histoire – le racisme, la xénophobie et spécialement l'antisémitisme – ont toujours dénoté une atmosphère de malaise sociétal.

Dans les mouvements qui secouent notre pays en ce moment, nous ne pouvons pas ignorer que c'est dans une ambiance de dénigrement du discours du maître que se font entendre les propos haineux de l'antisémitisme.

Venons-en au discours de l'hystérique :

$$\frac{\$}{a} \quad \rightarrow \quad \frac{S1}{S2}$$

Il y a également deux places symboliques dans ce discours. D'un côté celle qui fait semblant de ne pas savoir et de l'autre celui qui fait semblant de savoir. Autrement dit, d'un côté celle qui fait l'idiote et de l'autre l'imbécile qui y croit. L'exacerbation de ce discours a pu donner lieu à une sorte de guerre des sexes frelatée de lutte des classes, à des dérives de style « MeToo » sur lesquelles Nicole Bousseyroux ⁴ a attiré notre attention dans l'un des derniers *Mensuels*. Ce qui se déchaîne là comme haine de l'autre est à la mesure de la méconnaissance du fait que de structure le savoir de l'Autre est un savoir troué.

Mais là encore le discours de l'hystérique ne peut pas être réduit à ces extravagances. Il est beaucoup plus subtil. N'oublions pas que, comme tout discours, le discours de l'hystérique est un tonneau percé ; il fuit précisément au niveau du savoir du maître S2, qui est fortement percé d'un *pas tout*, et c'est précisément ce qui intéresse l'hystérique, plus que la baudruche du savoir phallique qu'elle serait supposée vouloir conquérir ou abattre.

Il me reste à examiner ce qu'il en est du discours de l'analyste.

Il faut remarquer tout d'abord qu'il s'institue à partir d'un changement de discours. Et ce qui favorise le changement de discours, c'est la prise en

compte de la fuite du tonneau. Donc il y a de l'analyse à chaque fois qu'il y a un changement de discours, dans le passage du discours du maître au discours de l'hystérique, comme dans le passage de ce discours au discours de l'analyste. La dérive du discours du maître vers son enkystement dans l'université n'est pas située par Lacan comme un changement de discours positif, il l'a située à contre-courant de la ronde des discours.

Le discours de l'analyste est construit de telle sorte qu'il met en avant la cause de la fuite du tonneau qui s'est manifestée tout d'abord dans le discours du maître. C'est l'objet *a*. Il est mis dans ce discours à la place de l'agent qui met au travail la division du sujet, qui favorise donc la tâche analysante.

$$\frac{a}{S2} \rightarrow \frac{\$}{S1}$$

Ces deux places sont-elles des places symboliques ? Peut-être pas. Ce sont des places distinctes mais elles ne sont pas marquées par des symboles. Les symboles S1, S2 sont passés sous la barre dans le discours analytique. Le discours analytique doit s'affranchir des symboles, c'est le pas considérable fait par Freud notamment quand il nous a proposé son interprétation des rêves se démarquant de tout symbolisme.

Alors, comment caractériser ces deux places distinctes sans tomber dans le travers naturel d'en faire des paires signifiantes ? Lacan a commencé par inventer la catégorie de *l'analysant*. Ce qui était déjà subversif. Mais cet analysant, si on le définit par rapport à son partenaire qui serait l'analysé, alors on tombe dans le travers des paires dont Lacan se moque dans « L'étourdit ».

Certes, mieux vaut que l'analyste ait fait une analyse, mais dire qu'il est l'analysé c'est souligner un passé qui n'est peut-être pas la meilleure disposition. Cela pourrait laisser sous-entendre que ça lui a passé. Mieux vaut que l'analyste se souvienne qu'il a été analysant et qu'il travaille dans le sens de maintenir cette tâche au présent, ce que son appartenance à une école peut favoriser.

Maintenir la classe de l'analysé – sous-entendu : suffisamment analysé, bien sûr – a conduit à établir, dans la communauté analytique dont Lacan s'est fait exclure, la classe des « Suffisances », cette classe se démarquant de sa voisine, celle des « petits souliers ⁵ ». Cette discrimination ne peut pas être considérée comme produite par le discours analytique, elle dérive tout naturellement de l'ordinaire des groupes et de leur structure identificatoire qui repose sur le discours du maître. Le S1 de la *Suffisance*

commande aux S2 des *petits souliers*, qui attendront bien sagement le grand soir pour accéder à la béatitude de la *Suffisance*.

Si je continue dans le fil que j'ai prévu de tirer ce soir, celui du tonneau percé, il me faut maintenant examiner l'élément qui assure cette fuite dans le tonneau psychanalytique.

Ce qui fuit particulièrement dans ce discours, c'est précisément la *Suffisance*. C'est sans doute pourquoi Lacan a pu s'en moquer à ce point en la dénonçant dans l'IPA, qu'il considérait comme Société d'assistance mutuelle contre le discours analytique. Si le discours analytique produit du S1, c'est un signifiant maître d'une nature inédite qui n'assure aucune suffisance, aucun prestige.

Le discours analytique en lui-même ne devrait donc pas produire de discrimination de classe. Lacan se pose d'ailleurs directement la question en ces termes dans le séminaire ...*Ou pire* : « Qu'est-ce qui nous lie à celui qui s'embarque avec nous dans la position qu'on appelle celle du patient ? » Peut-on conjoindre à ce lieu « le terme *frère* qui est sur tous les murs ? [...] Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot de frère est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence ? » Pas du seul fait que dans une analyse on importe tout son passé familial, ses querelles ou ses amours fraternelles, mais du fait qu'en acceptant la place que nous assigne le transfert, nous contribuons à faire naître « de la conjuration analytique, notre frère transfiguré. C'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient. [...] Nous sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours ⁶. »

Mots-clés : race, classe, place, discours, racisme, totalitarisme.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris, le 21 mars 2019.

1. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 462.

2. ↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 553-559.

3. ↑ Armand Zaloszyk, *Le Sacrifice au Dieu obscur*, Nice, Z'éditions, 1994.

4. ↑ N. Bousseyyroux, « La ségrégation des sexes : Metoomanie », *Mensuel*, n° 129, Paris, EPFCL, janvier 2019, p. 21.

5. ↑ J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 476.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 235.